

# *Grèces<sup>1</sup>*

*(extrait)*



*Mouseion de Philopappou*

**Nikos Precas**

---

<sup>1</sup> Le livre de Nikos Precas est disponible en ligne : <http://www.edilivre.com/greces-nikos-precas.html>

## *Philhellènes*

Je connais bien ce lieu. D'ici s'ouvrent des portes secrètes et selon les moments m'apportent des nouvelles du monde. Assis à l'ombre de l'olivier centenaire, je contemple l'événement.

J'aime venir ici à la fin de l'après-midi quand la journée d'été bascule, enfin, vers moins de lumière, vers moins de chaleur. Le soleil est inatteignable dans son incandescence brutale. Il est dans l'âge du feu, là où son être devient flamme et charge la terre grecque d'un air à peine respirable. Sous l'impérieuse présence du brûlant la vie se consume dans la vitesse de l'été. Sous le soleil de l'Attique nous habitons la bordure, dans l'ivresse du sang bouillant et la torpeur moite.

Ce moment prend place maintenant, dans les ruines à peine visibles du temple d'Artémis. De là, une parole qui me fait peur demande à être dite. Serai-je dans la posture juste pour l'accueillir ?

Nous verrons.

Je m'adosse à quelques pierres anciennes qui forment un muret ; vestiges du temple d'Artémis qui déposait ici la quintessence de son appel, afin que les humains puissent accueillir sa venue. Ce bout de mur se marie avec l'olivier ; maître incontestable du lieu. La pierre et l'arbre s'enlacent comme des serpents amoureux. De ce point nuptial s' imagine un temple dans sa beauté discrète et sobre. Rien d'imposant. Le temple ne cherche pas la rupture pour ensuite, par delà la séparation, ouvrir chemin à la rencontre. Le temple se pose dans la transparence du dedans et du dehors, ses murs semblent sortis du monde végétal ; les arbres, les plantes et les animaux l'habitent sans encombre.

Ici je me pose pour tenter une parole délicate. Je me laisse porter par la terre brûlante. Le vacarme des cigales qui cherchent le frais dans la parole sans mots,

les oliviers qui entourent le temple comme des gardiens, des bambous fins et hauts qui poussent en famille ça et là, la mer, invisible, qui dans une proximité d'odeurs charge le lieu d'iode, se posent avec moi.

Ici je me niche entre l'olivier et le temple en ruine d'Artémis. Je trouve qu'il fait davantage temple maintenant. Il se laisse absorber par l'environnement. Les ruines du temple d'Artémis me réconfortent et m'encouragent à dire ce qui doit être dit.

J'ouvre mon sac et j'installe mon atelier de parole dans ce lieu propice. J'ai une gourde et une petite pastèque que j'enfouis au plus profond de l'ombre pour préserver la fraîcheur. Je sors mon couteau, cadeau de mon fils, un crayon bien taillé, un grand cahier avec une couverture rouge, quatre livres qui me donneront leurs mots pour soutenir les miens.

Tous les livres qui m'aideront à parler de la Grèce, viennent de France. Moi aussi, je viens de France, de là se donne un vivre dans le vif de la déchirure, dans l'impossible jointure. De cet ailleurs je me pose dans l'ailleurs d'ici, car ce temple d'Artémis est un ailleurs, personne ne le voit plus. Fait-il encore partie de la Grèce ? Est-ce que la Grèce fait-elle partie de la Grèce ? Est-ce que les grecs sont-ils grecs parce qu'ils habitent la Grèce, ou bien le sont-ils parce qu'en eux quelque chose de singulièrement grec se mêle dans les battements de leur cœur ?

Mais déjà je m'emballe. Je bois un peu d'eau. Je sens le feu de l'été qui s'enivre dans la vitesse et je cherche les traces de lenteur. Ma respiration devient plus ample, le corps suit l'histoire de la sueur et s'ouvre au dialogue avec ce lieu.

Pourquoi suis-je ici ?

Mon appel est sincère. Il n'est pas mien. Il vient et j'essaie de lui faire face. Je cherche dans le petit livre de Walter Friedrich Otto « L'esprit de la religion grecque », des chemins qui ouvrent une rencontre avec Artémis. Ici quelque chose

m'accueille et me donne l'extrême proximité, le grand enracinement avec le réel et en même temps, d'ici s'éloigne, pour être dans sa force, le lointain.

Pourquoi suis-je ici ?

Dans l'obscurité du monde je cherche une voie qui me donne accès au foyer de l'être grec dans sa profonde singularité et l'acceptation de son dépassement.

W. F. Otto me guide avec ses mots.

*Ainsi la nocturne porteuse de torches s'appelle aussi  
« Celle qui montre le chemin. » Et dans les légendes de  
Fondation, c'est elle qui montre aux émigrants le  
Chemin qui conduit jusqu'au lieu où construire la  
Nouvelle ville.*

Je sais que je suis ici pour cela. Je cherche le contact de *la nocturne porteuse de torches*. Je prends la trace virginale d'Artémis pour dire des mots au plus près des fondations. Mais Artémis n'est pas que douceur. J'ai besoin d'un regard impartial, tranchant dans la continuité du sauvage, du réel. Artémis est une tueuse, une chasseresse. J'aurais besoin du sang des cadavres pour marcher au-delà des continents de l'oubli.

De l'oubli, justement, il en question dans ce lieu devenu invisible. Il faut vouloir venir ici en pleine chaleur, au milieu des terres tristes. Il faut vouloir se frayer un chemin entre des barbelés qui protègent des belles maisons du bord de mer, des terrains abandonnés, des déchets et autres sacs plastiques qui pendent telles des langues assoiffées. Il faut vouloir quitter la côte, là où la plage offre ses attraits de farniente, saturée des parasols, des crèmes solaires et des grecs qui noient leurs vies dans quelques centimètres d'eau, là où les restaurants, les bars et les hôtels vendent du rêve pour que le réveil n'advienne jamais.

Ici, au cœur de l'oubli je me sens proche de la mémoire. Je me sens proche d'une acceptation de l'inéluctable histoire des humains, grecs ou pas, qui s'éloignent sans cesse de la vigilance du vivre pour se jeter dans l'ivresse du paraître. L'oubli a préservé ce lieu, car le regard grec ne se pose plus. Et tant mieux, car là où il se pose la désolation s'installe. J'aurais pu me mettre sur la plage, sur le bord de mer qui m'a vu grandir, mais ce rivage n'existe presque plus, grignoté par le goudron et les parkings. J'aurais pu me mettre sous l'olivier en face de chez moi qui était là avant que je vienne et m'accueillait, tous les étés, dans ses branches tordues comme des serpents. Mais il a été abattu, pour que le grec d'aujourd'hui puisse construire une énorme maison qu'il ne peut plus finir, car le grand calcul l'a rattrapé. Il erre maintenant dans ce squelette en béton et il se demande quel est le sens de tout cela. Oui, l'oubli de l'homme des temps modernes préserve ce lieu de la folie de l'extraction et de la marchandisation généralisée. Et ce lieu me protège.

Il est peut-être temps de commencer.

Il y a longtemps, alors que j'étais enfant, mon père revenant de l'un de ses voyages nous a apporté, à moi et à mon frère, un jouet des Etats Unis. C'était un policier américain sur sa motocyclette. Ce jouet dépassait tout ce que je pouvais imaginer, moi qui jouais, au début des années 60 du siècle dernier, avec des bouts de bois, des cartons et autres matériaux que je transformais en jouet. La moto était grande, rutilante et le policier incroyablement brillant. Les couleurs et la voyance de l'objet me sautaient au cou, me faisaient peur, en même temps qu'elles me fascinaient. Il fallait mettre, sous la moto, quatre grosses piles que mon père avait achetées aux USA, car il n'était pas sûr de les trouver en Grèce. On mettait en marche la moto, elle roulait en décrivant un grand cercle, puis elle s'arrêtait et le policier soulevait sa jambe gauche, la pivotait par-dessus la moto et se retrouvait debout à côté de sa machine. Quelques secondes après, il faisait le mouvement inverse, se trouvait assis sur sa magnifique moto et elle se remettait en marche.

Nous étions, mon frère et moi, hypnotisés devant ce prodige. Mon père l'a fait marcher quelques minutes, mais nous avons peur de la toucher. Ma mère l'a prise, l'a remise dans son carton et l'a placé dans l'armoire de notre chambre où elle est restée pendant 20 ans, avant que mon frère et moi nous la ressortions pour la montrer à nos enfants. Puis nous l'avons remise dans sa belle boîte et mon frère la garde dans un de ses placards.

Les enfants que nous étions se sont laissé éblouir par la brillance du jouet qui venait d'ailleurs, mais une sagesse ordinaire a remis cet objet à la marge de notre quotidien et nous avons continué à jouer avec nos bouts de ficelles, nos bouts de bois et de cartons. Nous avons ainsi affirmé, avec l'aide de la famille et de l'éducation transmise, notre singularité, notre couleur de vie qui était autre que cette motocyclette d'un policier américain. Nous avons mis au placard la réalité des autres, car elle n'était pas nôtre.

Mais nous n'avons pas pu, il y a longtemps, faire pareille avec la Grèce. Un jour, on nous apporté une idée de Grèce, travaillée en Europe du nord et on nous a dit que c'était notre pays maintenant. On nous a dit comment il fallait le faire fonctionner, comment il fallait l'habiter. On nous a dit que nous avions là un joyau de l'humanité, que si nous voulions prétendre nous inscrire dans sa continuité historique, il nous faudrait nous conformer aux institutions d'importation pour que cela colle de nouveau à sa grandeur.

C'est ainsi que commence une nouvelle tragédie, celle des hommes et des femmes qu'on appelle « grecs » parce qu'ils se trouvent sur des terres qui jadis portaient le nom de Grèce, la vraie, la seule, la Grèce antique. C'est la tragédie de l'expulsion des peuplades du bord de la méditerranée de leur propre vie, afin de créer un parc culturel dont l'occident avait besoin pour se construire à la sortie du Moyen Age, au commencement de la renaissance et des Lumières.

A ce stade, déjà, j'ai peur. Je ne sais pas comment poursuivre. Je bois un peu d'eau et je laisse le lien être. Je cherche dans les livres qui m'accompagnent un soutien. Je prends le livre de Constantin Cavafis qui s'intitule, « En attendant les barbares ». Sa couverture n'est pas agréable au toucher. Elle est lisse et glisse entre mes doigts moites. Mais les pages intérieures sont vivantes et la première me saute aux yeux. Le poème s'intitule *VOIX*.

*Voix sublimes et bien-aimées*

*De ceux qui sont morts, ou de ceux*

*Qui sont perdus pour nous comme s'ils étaient morts.*

*Parfois, elles nous parlent en rêve ;*

*Parfois, dans la pensée, le cerveau les entend.*

*Et avec elles résonnent, pour un instant,*

*Les accents de la première poésie de notre vie –*

*Comme une mosaïque qui s'éteint au loin, dans la nuit.*

Je regarde les fourmis qui se parlent, antennes contre antennes, d'une voix qui s'accomplit dans le sens. J'entends les cigales, voix invisibles, chœur immémorial qui doit chanter pour vivre. Je cherche dans le sac le couteau et je taille le crayon. Le cahier sur mes genoux attend suspendu, les mots à venir. Rien que des voix qui viennent jusqu'à moi. Voix qui résonnent et se mélangent avec le sang qui coule ici, dans ce corps assis sous l'ombre de l'olivier, contre les ruines du temple. Voies qui font direction partant du cœur ; une appropriation viscérale qui ne trompe pas. Mots qui ne s'écrasent pas, mort-nés, dans des phrases cadavres. Mots qui font chanter les voix vraies.

*Et avec elles résonnent, pour un instant,*

*Les accents de la première poésie de notre vie.*

Je prends entre mes mains un exemplaire de la revue *Autrement* qui date de 1989. Un des textes, écrit par Pierre-François Astor me donne la phrase axiale pour ce que je tente de dire ici.

*L'Europe est née de la Grèce,*

*Et la Grèce de l'Europe et des philhellènes.*

La Grèce aurait été génitrice de l'Europe et en même temps serait-elle sa descendance ? Quelle est cette étrange configuration ? Comment une entité peut-elle être à la fois la mère et l'enfant ? Parlons-nous d'un monstre ? D'une monstruosité mythologique, ou bien scientifique, conçue dans un laboratoire ? Quelle est cette tragédie qui semble frapper ce pays, ou bien devrais-je dire ces pays ? Il me semble qu'au pluriel du mot Grèce se trouve la clé de cette phrase de Pierre-François Astor. Nous devons parler de la Grèce au pluriel. Il ne s'agit plus de dire Grèce, mais Grèces.

La Grèce antique est la génitrice de l'Europe et l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle est la génitrice de ce qu'on nomme communément la Grèce moderne. La Grèce antique a existé, elle a nourri, bien après sa disparition sur le sol grec, les fondamentaux de l'Europe occidentale. Puis l'Europe renaissante se forgeant une identité nouvelle « retourne », « retrouve » un coin de la terre où le hors sol antique, entretenu pendant des siècles, pourrait de nouveau s'enraciner. Ainsi prend naissance, ainsi prend corps, ainsi devient pays une vision, une idée, un concept retrouvé de l'histoire qui doit s'actualiser là où jadis fut la Grèce.

Pierre-François Astor maintient le cap de son écriture.

*Partant de l'a priori que la Grèce est morte avec l'époque antique pour renaître en 1821 (date du soulèvement des grecs contre l'empire ottoman), l'Europe intellectuelle s'acharne à ré-inventer la Grèce chère à son cœur, sans trop se demander si cela convient vraiment à ce peuple.*



*Sans condamner trop vite cette générosité maladroite, on peut quand même admettre que cet « attico-centrisme » n'a pas toujours servi les intérêts grecs ou a, simplement, méconnu la réalité.*

Je relis ce passage. Le livre est posé sur mes genoux, mais les yeux s'échappent car du fond vient la couleur de la terre sur laquelle je suis assis et me fait signe. Je pose le livre. Je pose mes mains sur la terre ocre d'Attique ; présence familière, aisance première d'où le contact s'accomplit sans entrave. Les rayons du soleil déclinant rendent la terre grecque rouge, chauffée par l'été dominateur. La main parcourt la parcelle de terre qui se trouve à côté de moi. Elle est sèche mais pas aride. Elle est pauvre mais pas misérable. Elle est dénudée mais pas indécente. Elle est dépouillée mais pas dénuée de richesse. Elle est dure mais pas inhospitalière.

Au contraire.

Elle est profondément accueillante. Elle se fait justement solide pour supporter le poids de mon corps. Elle est un repère, grâce à elle, en elle, le ciel apparaît. Le soleil rayonne dans chaque grain de poussière. L'eau s'aventure jusqu'au bout de la métamorphose. L'espace se leste dans mon quotidien pour me laisser être. Le mouvement se débarrasse de toute agitation pour n'être que sauvegarde du souffle.

Oh terre, mémoire des traces, parole immémoriale, foyer d'enfantement du sacré, comment fais-tu pour m'accueillir sans cesse, inconditionnellement ?

Oh terre de ces lieux, comment fais-tu pour me donner naissance à chaque fois que je viens vers toi ?

Oh terre, qu'on appelle Grèce, qui suis-je vraiment ? Suis-je homme de Grèce ? Suis-je grec ? Où bien rien de tout cela. Rien, tant que je ne trouve pas mon propre chemin.

Je n'écris pas contre les grecs, contre la Grèce. C'est toi, terre silencieuse qui me dit de ne pas le faire. Je n'écris pas pour les grecs, pour la Grèce. Toujours toi, tu me guides loin des applaudissements. Je ne peux écrire, grâce à ton contact terre silencieuse, qu'assis ici, au plus près de ton invisible présence, dans une expérience de stabilité qui ose le dépassement de l'habituel et saute vers la proximité de la vérité inaccessible.

Je n'écrirai pas ici ou ailleurs contre les philhellènes. Je n'écrirai pas pour non plus.

A ton contact, terre ocre qui donne et retient, j'invoquerai une parole qui montre la lumière et l'ombre des philhellènes. Je dirai ce qui se trouve dans une vision égocentrée. Je dirai ce qui se trouve dans une vision qui veut aider et fait du mal à cause de l'intérêt, de l'amour qu'il porte à l'autre. Un amour qui ne peut que s'aimer lui-même.

Je bois une gorgée d'eau. Je sens la fraîcheur affronter crânement la fournaise de ma bouche, de mes entrailles.

Comment dois-je continuer ? Où dois-je aller ?

Je ne sais pas. Je regarde les lézards qui apparaissent et disparaissent. Ils vont, sans cesse, chercher du soleil pour en ramener à l'ombre. Mais on dirait qu'en route le soleil se déverse, goutte à goutte, pour n'être plus qu'un souvenir au milieu de l'ombre. J'essaye de faire la même chose. Je souris en regardant les lézards. Je tente de ramener quelques rayons de soleil vers l'ombre de ma mémoire. Mais en route les présences lumineuses faiblissent, glissent insensiblement dans l'ombre de l'oubli et je reste, de nouveau, dans le noir. Longtemps j'ai fait cela. Longtemps je me suis épuisé à vouloir prendre le clair et l'amener, de force, dans le sombre, afin que la connaissance soit. Longtemps j'étais dans la bagarre d'un monde petitement duel et la vie s'épuisait dans un éternel désir inassouvi, dans un échec de faire plier un pôle de la dualité au profit

de l'autre. Je fus anéanti, profondément anéanti par la recherche de l'impossible équilibre, de l'impossible maîtrise.

Maintenant je suis ici, assis sur la terre chaude au milieu des ruines du passé et ma seule connaissance s'appelle attente, confiance dans la possibilité d'une rencontre. Depuis, le soleil vient de lui-même vers l'ombre et l'ombre s'illumine de l'intérieur. Les contraires accèdent à leur différence et tissent des liens vers le lieu de convergence.

Ce qui se donne sous vos yeux grâce à la parole, n'est pas une communication d'un savoir, n'est pas l'expression d'une analyse et des réflexions. Rien de tout cela. Ce qui se donne sous vos yeux est le dire d'un chemin qui se déploie, ou pas, qui se trouve et se perd, qui monte ou descend.

C'est à ce moment que vient à la rescousse le livre qui attend posé à même le sol grec. Il porte le titre « La Grèce retrouvée » et le sous-titre « Artistes et voyageurs des années romantiques. » Il a d'abord été publié en Angleterre sous le titre « The Rediscovery of Greece » en 1981, puis en 1984 en France. Pour l'édition française des textes d'écrivains, poètes et artistes français ont été introduits, ainsi que des reproductions des œuvres des peintres français. Une introduction de Jacques Lacarrière présente le livre et le porte par une réflexion éclairante.

C'est un beau livre, grand format avec 173 illustrations dont 30 en couleurs qui sont le corps même de l'ouvrage. Le texte de Mme Fani-Maria Tsiganou, conservatrice au musée Bénaki d'Athènes, sillonne entre les nombreuses reproductions, enrichit par des citations des « grands voyageurs » philhellènes qui ont « retrouvé la Grèce ». C'est un livre que je ne connaissais pas. Je l'ai découvert récemment. La plupart des choses dites dans les textes qui parlent de la Grèce, je les ai découvert depuis la mise au travail et l'engagement dans le sillon de mon histoire.

« La Grèce retrouvée », le titre du livre est lumineux. Il éclaire celui qui tente de regarder. Ce livre raconte l'histoire des retrouvailles, l'histoire d'une rencontre qu'il a fallu faire, l'histoire d'un retour pour un commencement. « La Grèce retrouvée » signifie d'abord que ce pays a été perdu. L'histoire de « La Grèce retrouvée » commence par une perte ; la perte de la vraie Grèce. Cela suppose donc qu'à l'origine une Grèce a existé.

Il est important de sentir que si je laisse le nom propre seul (Grèce), une grande indétermination plane. Nous ne savons pas de quoi on parle. Comme si le seul nom de ce pays ne suffisait pas à dire le pays. Si je dis, par exemple la France, une image avec ses traces d'histoire et son relief pluriel arrive tout de même à se former dans mon esprit. Mais si je dis la Grèce..., je ne suis pas très sûr de savoir de quoi je parle. Par contre si j'ajoute l'adjectif « ancien », « antique » à côté du nom propre « Grèce », là s'éclaire quelque chose. Ainsi pour parler de la Grèce, je me sens obligé de soutenir cette appellation par un adjectif. Le rôle de l'adjectif est de qualifier, de déterminer le substantif qu'il accompagne. Le nom propre « La Grèce » ne semble pas être un substantif à part entière. Il n'arrive pas à être central et l'axe se déplace vers l'adjectif. Ainsi la « Grèce » doit être soutenue pour être par un adjectif : ancienne, antique, athénienne, spartiate, moderne, romaine, byzantine, méditerranéenne, orthodoxe, orientale...

J'ai un peu le tournis, mais je persiste en regardant le livre qui repose à côté de moi.

Il y a d'autres pays où le seul nom ne suffit pas à dire la substance de celui-ci. Ce sont des pays qui ne tournent pas autour d'un centre, d'un axe constamment vivifié de l'intérieur. Ce sont des pays privés de colonne vertébrale, condamnés à chercher des soutiens extérieurs pour être, des béquilles pour se tenir debout et trouver une place dans le monde. Ce sont des pays qui ne peuvent pas, ou de manière handicapée, faire naître un regard singulier sur leur existence, des pays qui ne peuvent pas faire naître un regard en dedans qui examine, questionne et

reconstruit, sans cesse, la possibilité d'être soi. Ce sont des pays d'exil où l'errance devient essence, cherchant à combler l'absence d'ancrage. Ce sont des pays qui tournent, tournoient inlassablement en quête d'un regard extérieur pour être. Ce sont des pays de la périphérie attendant du centre le renvoi de leur propre image.

Le livre qui est sous mes yeux, au milieu du temple oublié d'Artémis, pas loin des grecs batifolant sur l'écume de l'illusion, parle de ce regard extérieur, des pays du nord de l'Europe qui à partir du XVII<sup>e</sup> siècle tentent de retrouver les terres, les lieux, les vestiges de la Grèce ancienne. La Grèce antique qui a survécu, en passant par l'orient, grâce aux écrits des grands anciens. La Grèce antique qui a nourri l'occident, l'Europe du nord et doit encore le faire à l'aube des Lumières. Dans cette renaissance nord-européenne, les retrouvailles des terres du passé semblent s'imposer pour les élites érudites et politiques de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne... La Grèce ancienne réclame un retour au pays. Celle qui a survécu durant des siècles hors sol. Celle qui a survécu dans des bibliothèques, dans des universités européennes, dans le cœur des lettrés grecs de la diaspora qui depuis l'empire Byzantin maintiennent vivante l'idée de l'antiquité glorieuse. Celle qui appelle du fond de ses ruines. La Grèce antique qui est devenue, au fil des siècles, l'origine de l'Europe, la naissance brillante du monde occidentale, l'héritage flamboyant dont le « Vieux » continent est fière, le récit fondateur, le mythe originel, les principes du nouveau monde, exige un retour sur terre.

C'est ce retour, ces retrouvailles de la Grèce antique que le livre nous fait vivre. Ce retour décidé, voulu, rêvé de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie et de la diaspora grecque. Ce retour qui découvre sur place une autre réalité.

Les philhellènes vont découvrir des hommes et des femmes dont on ne savait quoi faire. Les philhellènes ont rencontré des occupants des terres

glorieuses bien encombrants, faisant tache dans leur projection. Ils ont découverts des terres occupées par l'empire ottoman dans un premier temps, dont ils ne savaient pas comment les intégrer dans la géographie imaginaire qui était la leur. Ce livre parle de ces retrouvailles impossibles où la représentation figée, par des siècles d'approches hors sol, se heurte contre la réalité des terres réelles et des peuplades en chair et en os. Ce livre parle du travail d'adaptation, de gommage des aspérités gênantes. Il parle des retrouvailles forcées avec des indigènes qu'on a fini, à contre cœur, par appeler des grecs. Il parle de la lutte de ces grecs pour la libération contre l'occupant turc qui les a rendus politiquement et moralement sympathiques aux européens du nord et a facilité leur intégration dans l'imaginaire antique (par la petite porte).

Le jour d'été desserre enfin son étreinte. Il ouvre le passage aux embruns marins et un air joyeux, chargé d'iode, joue avec les arbres calcinés. Je prends la pastèque pour fêter le retour de la fraîcheur. Je plante mon couteau dans ses entrailles. La pastèque se fissure sans aucun autre mouvement, sans aucune résistance. La faille libératrice parcourt sa peau dure et lisse. Elle laisse découvrir la rougeur du fruit. Le goût de la pastèque est celui de l'été grec. La première bouchée libère toute la soif du corps, les yeux se plissent pour être au plus près du jus qui s'infiltré et le liquide bienfaiteur annonce l'arrivée des douceurs. Merveilleux fruit qui depuis mon enfance me fascine par sa taille, la dureté de sa peau et la richesse festoyante de son intérieur.

Le grand livre m'appelle à nouveau.

Jacques Lacarrière dit dans son introduction.

*Tous les acquis des temps antiques se trouvaient réfugiés et recueillis en Occident, chez les Grecs en exil, les prêtres et les lettrés. Les précieux manuscrits, les œuvres d'art transportables subsistaient dans les bibliothèques des*

*monastères, dans les académies royales, les écoles de théologie. Les textes - et la mémoire des textes – avaient déserté la Grèce.*

Alors, un voyage de retour, un chemin pour retrouver la Grèce a commencé. Il dura des siècles, s'amplifiant au XIX siècle. La parole de Jacques Lacarrière est ici précieuse pour dire ce voyage et les premiers contacts avec des peuplades occupant les terres glorieuses de la Grèce antique. Ses mots parlent de la déception. Ils parlent du moment où les projections des lettrés européens se fracassent contre les terres arides du réel.

*Les écrivains, artistes, diplomates, savants et architectes qui commençaient à découvrir et parcourir la Grèce à cette époque, tous des gens férus de grec ancien, n'y rencontraient guère ce qu'ils espéraient y trouver. Jusqu'au milieu du XIX siècle, les sites demeuraient invisibles puisque encore non fouillés, et que voir, qu'admirer au juste dans un pays où n'existent encore ni Delphes, ni Mycènes, ni Epidaure, ni Délos, ni Olympie, sans parler de la Crète dont nul ne soupçonne les trésors archéologiques ? Et puis les gens, les autochtones rencontrés chaque jour (qui tous ne sont pas grecs bien sûr mais aussi albanais, turcs, arméniens), ces femmes disparaissant sous des amas de voiles multicolores, ces hommes vêtus de fustanelles ou d'immenses pantalons bouffants, chaussés de tsarouques (chaussures !) et coiffés de fez rouges à pompon, qu'ont – ils à voir avec les Grecs antiques ? Tout en eux, leur apparence, leur habillement (certains disent : leur accoutrement), leur attitude, leur mode de vie, bousculait entièrement l'idée qu'un Occidental cultivé pouvait se faire alors d'un descendant d'Homère ou de Périclès. Sans parler des aléas de la vie quotidienne, de l'inévitable inconfort du voyage dans un pays rendu exsangue par la guerre. Oui, tout, vraiment tout, altérait – en tout modifiait considérablement – l'image que les Occidentaux pouvaient se faire de la Grèce. Ils découvraient une terre, une vie orientalisées là où ils croyaient retrouver les racines de l'Occident, une langue abâtardie quand ils rêvaient d'ouïr les syllabes d'Homère. Quel désastre ! Ou*

*tout au moins quelle déception ! Cette Grèce qu'ils traversaient, ce n'était pas leur Grèce. A croire qu'un autre peuple, une autre histoire, une autre civilisation avaient usurpé le sol, les paysages et le ciel de la véritable Hellade ! Mais alors, si la Grèce n'était pas en Grèce, où était-elle donc ?*

En relisant ce passage, je suis touché par la déception de ces voyageurs éclairés qui ont patiemment et avec beaucoup d'effort construit un monde antique, une Grèce glorieuse où les fondements de l'Europe pouvaient dignement prendre racine. Mais en arrivant là-bas... cela a du être très dur ! Toute la Grèce de leurs livres n'existait plus. Le temps arrêté des sagesses anciennes qui servaient à reproduire les élites du nord de l'Europe et à nourrir un récit de genèse en dehors de l'église, se brisait impitoyablement contre les mâchoires féroces d'un autre temps, celui de l'histoire.

Mais alors...

La question de Jacques Lacarrière est redoutable.

*Mais alors, si la Grèce n'était pas en Grèce, où était-elle donc ?*

Où est la Grèce rêvée, imaginée ? Où est la Grèce mirage fondateur pour l'Europe ? Où est la terre qui a fait vivre dans les bibliothèques, dans l'intelligence des européens la continuité d'une civilisation ; celle de l'Europe ? Comment est-ce possible que ce passé, renversant par la lumière de l'esprit, ne puisse plus être enracinée sur des terres ? Comment est-ce possible que ce bout de terre, redécouvert, ait des liens avec celle d'avant, la seule, la vraie ? Et ces gens là, qui sont-ils ?

A l'évidence le passé grec n'était pas mort pour tout le monde. A l'évidence le passé grec ne pouvait pas être mort pour tout le monde. L'antiquité grecque devait continuer à rayonner en dehors de la Grèce, pour être préservée. Tous ces siècles les érudits de l'Europe, n'ont pas eu besoin de trouver un sol pour déposer



leurs connaissances. Tout cela existait dans l'univers des concepts, des idées et de l'imagination.

La première citation du livre, page 9 du premier chapitre qui porte le titre « La Grèce retrouvée » est l'œuvre d'un voyageur éclairé venant d'Italie qui écrit dans son « *Viaggio in Grecia* » en 1799.

*C'est donc ça la Grèce ! C'est pour elle que j'ai traversée cette vaste étendue des mers et abandonné l'Italie, mes parents et mes amis : c'est pour cette contrée ! Et pourquoi ne pas faire le voyage dans mon cabinet ?*

Il me semble qu'il faut bien prendre la mesure de ce choc, vécu par les hommes éclairés de l'Europe, en arrivant sur les terres que je n'ose pas encore appeler « Grèce ». Les uns s'exclamaient : C'est donc ça la Grèce ? Les autres, effondrés, se questionnaient : Mais où est donc passée la Grèce ?

Avant que le jour n'expire, avant que le soleil ne plonge dans la mer, avant que la lumière ne laisse la place aux voiles du sombre, avant que le temple d'Artémis ne s'approche, encore plus, de l'invisible, avant que mes yeux ne s'abandonnent à la détente de l'indéterminé, il me faut dire l'importance de cette vision de la Grèce antique qui se brise dans un premier temps, avant d'entreprendre un effort de polissage, de rabotage, d'ajointement avec les éléments du réel.

Il me faut dire, avant la nuit, le déplacement des livres au vivre et de la connaissance à l'expérience, que les philhellènes ont produit pour rapprocher l'image à la réalité. Dire que cette œuvre de réenracinement de la Grèce antique dans une Grèce « moderne », sera réalisée par les élites intellectuelles et politiques de l'Europe du nord, au sein desquelles des grecs de la diaspora ont joué un rôle de médiateur, un rôle de justification du retour sur terre. Ces grecs de l'exil ont été, sont (je suis), le pont culturel qui lie le nord de l'Europe à ce rivage qui doit de nouveau porté le nom de Grèce et faire semblant, pour le reste du temps, d'être

une continuité avec l'ancienne, la glorieuse survivance. Cette œuvre de fabrication d'un pays aura également comme soubassement, les intérêts géopolitiques que représente ce bout de méditerranée qu'on pourrait appeler « Grèce », faute de mieux. Ces intérêts géopolitiques qui focalisent l'attention des historiens et des analystes mais qui cache la vraie raison de la satellisation de la Grèce, celle de l'obligation de faire partie de l'héritage fondateur des autres.

Mais en ce lieu, à la fin du jour et au commencement de la nuit, au cœur des ravages de l'effondrement, je souhaite porter à la parole la non-naissance endogène de la Grèce moderne. Je souhaite dire ici, que ce que nous appelons la Grèce aujourd'hui est une production des philhellènes pour les intérêts de leurs pays. Il me faut dire que les peuplades qui occupaient alors ces terres n'avaient aucune possibilité, aucun besoin de recourir à un effort d'intégration d'un passé dont ils ignoraient tout. Un passé effacé depuis des générations, depuis des siècles. Un passé effacé par les vagues successives de dominations et d'acculturations. Un passé effacé par des mouvements de populations, de langues, de cultures, de visions du monde. Un passé effacé par la puissance des empires et de la religion chrétienne. Un passé effacé depuis des siècles, car la vie, dans ces contrées, se conjuguait sur le mode de survie.

Telle est la terrible parole que je dépose ici. Avant que la nuit ne m'engloutisse.

En fermant mon cahier, je pense à cette exigence de dire et je me fais la promesse.

Je reviendrai, ici ou ailleurs, pour continuer à dire le rapt fondamental des racines d'un peuple qui ne peut jamais accéder au statut d'un peuple et ne peut jamais réussir à habiter véritablement une terre qui porte un nom inventé par d'autres, qui porte un passé bricolé par d'autres.

Je reviendrai, ici ou ailleurs, pour continuer à dire que si les hommes et les femmes qui font semblant de vivre dans ce pays, en suivant des récits fondateurs écrits par d'autres, souhaitent arrêter leur errance, souhaitent quitter les univers d'ignorance et d'exil des figurants, ils doivent entreprendre, par eux-mêmes, pour eux-mêmes, le chemin qui mène au plus près d'un vivre sur ces lieux, libérant leur intelligence des fardeaux exogènes et des copies piteuses venant de l'intérieur.

Je reviendrai, ici ou ailleurs, pour continuer à dire que tout doit être questionné, surtout l'évidence, surtout la croyance, surtout le naturel, surtout l'immémorial. Nous devons mettre en doute même les noms qui nous servent pour nous nommer. Nous devons, par nous-mêmes, faire l'épreuve, faire face à des questions redoutables :

Mais où est donc la Grèce aujourd'hui ?

Est-ce que ces terres que nous nommons « Grèce » se mélangent avec le sang des indigènes ?

Et ces gens (nous), qui s'y trouvent, comment doit-on les appeler ?

Comment font-ils pour habiter, pour faire foyer sur ces terres ?

Et cette langue, que nous dit-elle aujourd'hui ? Savons-nous nous mettre dans son dire ?

Quelle est la force de notre langue, pour porter à sa plénitude ce que nous avons au fond de nous ?

Les philhellènes l'ont fait pour leurs propres besoins. Aujourd'hui, je leur suis reconnaissant de me montrer le chemin qu'il me faut parcourir, de me montrer l'exemple pour le travail à accomplir, pour accéder à mon propre être et de là envisager à habiter un pays.

**Nikos Precas**